

10. Oct. 1969

QUATRE VENTS DE L'ESPRIT • AUX QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

PLAISIR DE VOIR

La VI^{ème} Biennale de Paris a ouvert ses portes au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris et comme toutes les autres Biennales, cette manifestation internationale des jeunes artistes, entraîne des prises de positions, et même des dégâts, qui n'ont rien à voir avec l'art, du reste si les inscriptions à la craie couvrent les trottoirs, si les panneaux sont lacérés, ne trouve-t-on pas dans une des salles, venue des Pays-Bas, et résumant tout, l'attestation suivante : « Résiste à l'Art ». Ce n'est pas si facile que cela de résister à l'art : la force de création est la plus forte, et finalement, cette Biennale est un rassemblement de créateurs et non d'artistes. Un art naitra peut-être du milieu de toutes ces créations, inventions de tous genres, imaginations extraordinaires; pour l'instant, il serait complètement vain de tenter d'en définir les lois ou la synthèse, il est mieux au contraire d'y voir venir comme une anticipation de l'avenir, avec tout ce que cet avenir comporte de déchets abandonnés sur la route qui y conduit. Aussi est-ce donc une sorte de promenade, assez étrange, dans un univers qui rassemble quelques peintures, quelques sculptures, mais surtout beaucoup de travaux collectifs, de travaux d'équipe, qui sont la caractéristique particulière de cette Biennale, ainsi que l'expression de sentiments eux aussi collectifs. C'est ainsi que pour commencer la France propose, puisqu'il faut parler par pays, quelque chose qui s'appelle le « Combat » : au centre d'un ring, le sang coule goutte à goutte d'un objet, c'est de la peinture rouge bien sûr, cet objet a été remplacé quelques jours après par une chaise inondée aussi de peinture rouge et posée sur un plancher à claire-voie au-dessus d'un bassin de caoutchouc bleu. Une autre équipe a choisi la « Concession à perpétuité » représentée par des tas de terre fraîche, des fiches d'identité indiquant le provisoire de la chose. La Belgique présente des cages métalliques et côté peinture, des tableaux aux couleurs quasiment désuètes; l'Équateur, des plaques de métal martelé et peint d'où émergent des motifs de nappes de dentelles, des bananes. La Roumanie, des placards de bois découpés peints à l'intérieur comme des armoires paysannes, plutôt folkloriques, comme la Yougoslavie et ses sujets colorés sur fonds blancs; le Sénégal, herbeux et généreux; Cuba, ses rêves au milieu desquels flotte le visage du Che; l'Autriche, une cosmogonie religieuse et naïve; le Danemark, un néo-figuratif empreint d'une certaine cruauté; la Tchécoslovaquie, hantée par des symboles grossiers, jambes de pantalons vides, à côté de l'Allemagne qui elle expose des vastitudes innocentes et blanches; l'Islande par contre de jolies toiles peintes, semées d'un soleil pâle et de pastilles mauves et roses fixées par un harpon; l'Argentine a collé des ailes de papillons des panneaux de plastique cloués sur des bois ripolinés; la Pologne, des statues de terre cuite d'une belle plastique; le Japon, des bois calcinés, ce qui reste en tout cas d'un incendie, ainsi que des cuves de métal noir emplies d'eau à ras bord et sur lesquelles on jette pour les voir flotter, de vieux tickets de métro et tout ce qu'on trouve au fond de sa poche; la Finlande, des bronzes qui sont à la fois, des bombes, des projectiles de destruction et les victimes elles-mêmes, s'enfuyant, coiffées d'aéronefs; l'Inde, des représentations imagées du pays, de même que la RAU avec des statuettes d'argiles peintes.

La section « œuvre collective » est large, nourrie : le tableau-poubelle par exemple qui trône dans un « environnement » d'inscriptions, au milieu d'objets divers s'éparpillent des confetti rouges qu'un timide jeune homme, parmi le public, recueille délicatement pour en décorer les bras de sa bien-aimée; en face, c'est « l'art collectif avec régie », de la Suisse; cependant, se distinguent, le « Lien échappatoire », cage ample de plexiglass, de verdure, de Vivarium, combinaison géante de cubes translucides, et les Acrobates, silhouettes de bois découpé qui exécutent leurs nu-

méro, trapézistes, lutteurs, au milieu de machines volantes, papillons mécaniques.

par Suzanne TENAND

L'ARCHITECTURE tient une très grande place, à juste titre, c'est là où l'avenir prend ses gages et ses options : la Cellule d'habitation individuelle, et en extension, les Cocons et le Module, un Rendez-vous sociologi-

que, une Maison, tout simplement dont le prototype laisse entrevoir des créations personnelles, une Manufacture de porcelaine, moderne et grandiose, enfin, des villages, où se rencontrent les citadins et les urbains, et la maquette d'un port de plaisance prévu en Bretagne, et quantité de maquettes d'habitations individuelles ou collectives, utilisant la nature, fleurs de ciment posées sur des rochers, ou créant une nature artificielle, géométrique et mathématique.

RÉFORME
av. du Maine - 14e

1. Oct. 1969

EXPOSITION

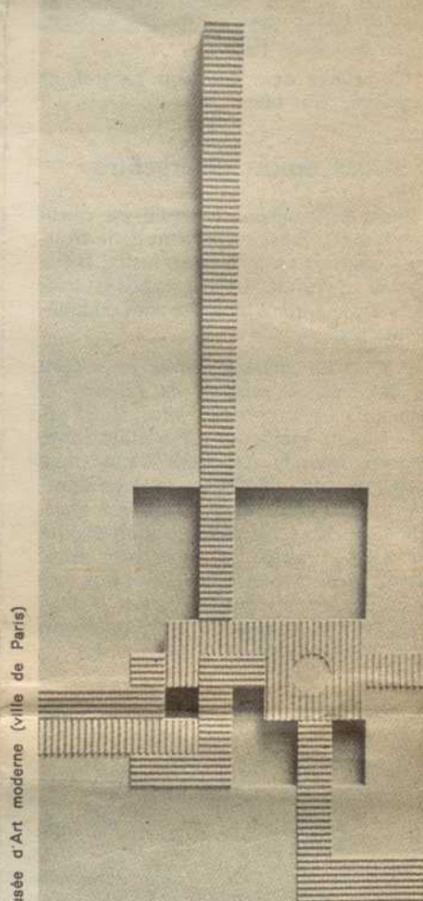
La boîte à Pandore

Il ne faudrait pas aller à la Biennale comme à une exposition quelconque. La Biennale nécessite un certain état d'esprit, une disponibilité toute particulière. La diversité d'origine des œuvres à rencontrer impose une capacité d'adaptation sans laquelle elle ne signifie plus rien.

Cette attention soutenue ne dispense pas d'un jugement critique. « Le pouvoir soutient la Biennale »... disait une banderole inopportune ! Le principe même de la Biennale est fort ambigu. Tous les pays du monde sont invités officiellement à envoyer une sélection. « L'association pour la Biennale... souhaite que dans toute la mesure du possible les jeunes artistes se sentent associés à la représentation de leur pays... Chaque pays étranger est responsable de sa sélection... Le conseil d'administration se réserve cependant le droit d'exclure de la Biennale les œuvres considérées comme offensantes pour la morale, les institutions, les sentiments religieux ou nationaux des différents pays » (extrait du règlement).

Les Huiles de Canacakis (Grèce), les Tauromachies de Gonzalès (Cuba), les sculptures de Nabib el Sayed el Huseni (R.A.U.) ne peuvent, dans ce contexte, être séparées des gouvernements qui les sélectionnent. Sincères ou opportunistes c'est cette présence-là que manifeste la Biennale. Ce qui ne retranche rien à leur valeur, du reste. Pas plus que l'influence religieuse (orthodoxe) tellement évidente dans des œuvres roumaines ou polonaises (*Les quatre éléments*, par exemple, ou la peinture de Jan Berdyszak). On ne peut, par ailleurs, signaler la présence d'aucun nationalisme outrancier. Ce qui frappe au contraire à la Biennale c'est plutôt le côté traditionnel au sens populaire du terme. Qui s'en plaindrait ?

Officielle ou pas, la Biennale est le salon de la rêverie. Chacun, dans une aimable pagaïe, vous fait part de son rêve : la ville dont il rêve, paradis ou cauchemar, l'amour dont il rêve, la vie dont il rêve. C'est cela qui est important. Il y a des rêves pauvres ou ternes, il y a sûrement aussi des rêves laissés pour compte dans l'arbitraire de la sélection. Mais de l'ensemble se dégagent très fortement les deux éléments



Musée d'Art moderne (ville de Paris)

Neyib Belkhodga.
Perspective (Tunisie).

essentiels du rêve : la sensibilité à la réalité qui peut atteindre une certaine cruauté, d'une part. Le saut dans le monde interdit du désir, d'autre part. Voyez : la fille la plus gaie du monde, œuvre collective tchécoslovaque. Vous comprendrez ce mélange de réalisme et d'illusion qui est bien le seul moyen d'expression possible dans la société où nous sommes. En attendant que le réalisme et l'illusion se rejoignent dans la société que nous préparons !

Ce n'est pas tout à fait innocemment si j'ai voulu placer cet aperçu sur la Biennale sous le signe de la Boîte de Pandore, œuvre du Groupe Ludic (France). Ce groupe est spécialisé dans la fabrication de jeux « grandeur nature », c'est-à-dire de jeux qui cherchent à créer autour de l'enfant un espace complet de dépaysement et de création. La participation à la Biennale de ce groupe, la Boîte de Pandore, c'est tout simplement le bureau de l'atelier, mais dont les tiroirs ont été truffés de gadgets insolites, d'instruments de musique improvisés et même de poisons rouges.

L'instrument de travail transformé en jeu, l'instrument de production transformé en instrument de rêve. Le public se passionne pour cette Boîte de Pandore. Même si, bien souvent, il s'y accroche mal : par gestes furtifs ; un peu honteux ou carrément hostile. Nous ne sommes pas habitués à ce que le jeu soit permis. Mais il s'accroche, preuve que ce rêve qu'on peut toucher du doigt ne lui est pas indifférent.

Toute la Biennale c'est un peu une Boîte de Pandore, une boîte à merveilles. En particulier la contribution française. Mais bien d'autres également. Le rêve, le merveilleux, l'insolite, l'érotique, le surréaliste, le jeu.

Je pense qu'au-delà de manifestes artistiques prétentieux ou dérisoires c'est cette réalité-là que la Biennale nous fait entrevoir. L'homme n'est pas condamné à la production, à l'efficacité, au travail ; il n'est pas condamné à subir la réalité. L'homme peut aussi, doit pouvoir rêver, créer, jouer, il doit pouvoir vivre la réalité de ce qu'il espère et de ce qu'il croit. Il n'est pas inutile de lui montrer la dérision de ses efforts actuels et de lui ouvrir l'espace, même temporaire et fugitif, qui lui permet de se retrouver lui-même.

Ce ne sont pas les participants de la Biennale qui feront la révolution. Ils ne la feront pas à notre place ! Ils nous demandent seulement que cette révolution ne soit pas triste.

Jean-Lin VIDIL.

« Sixième Biennale de Paris », Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Jusqu'au 2 novembre.